

OUVERTURE

J'ai mangé Sarah. C'est fait. Ce fut long. Très pénible. Mais je n'avais plus le droit de renoncer. Ou alors il n'aurait jamais fallu commencer. Je n'ai laissé que le nez. Le nez, je n'ai pas pu y toucher.

Je les ai appelés. J'ai dit : « J'ai mangé Sarah. Je sais, elle ne s'appelle pas Sarah. Mais cela m'est parfaitement égal. Pour moi, elle DEVAIT s'appeler Sarah. Il le fallait, parce que c'était Sarah que j'espérais. Et pas une autre. Rien n'aurait pu arriver si Sarah ne s'était pas appelée Sarah. » Il y a eu un drôle de silence, une sorte de menace très dense, et comme je n'avais rien d'autre à ajouter, tout à coup, une explosion : « Qui êtes-vous? D'où appelez-vous? Vous vous foutez de moi? » Il était bien inutile d'essayer d'expliquer quoi que ce soit. Il vaut mieux qu'ils viennent. Alors j'ai donné mon nom, même si ça ne sert à rien, l'adresse de Sarah, et j'ai raccroché.

Maintenant j'attends. Ils ne tarderont pas, ils ne tardent jamais, même s'ils supposent un canular. C'est bien ce qu'ils avaient l'air de penser. Je n'ai pas mis le verrou, ils vont entrer, ils me découvriront assis tranquillement dans le fauteuil et ils vont tout de suite s'énerver car ils ne trouveront rien. Pas de cadavre : j'ai tout nettoyé. Quant au nez, il est bien caché. Non, ils ne trouveront pas la moindre trace de ce qui a été un être humain, avec ses membres, sa peau, ses poils, son poids de chair, ses odeurs, sa chaleur. Rien. Ils ne trouveront plus rien. Plus de Sarah. Envolée, dissoute, comme n'ayant jamais été.

Il faudrait m'ouvrir moi, pour trouver Sarah. Fendre ma peau avec un scalpel bien tranchant, plonger dans mes chairs, fouiller mes organes et peut-être, là, trouveraient-ils... ? Non. Ils ne trouveraient rien, car Sarah et moi ne formons plus qu'un. Depuis longtemps déjà. J'ai communiqué sur la table de son corps, mangé sa chair et bu son sang, elle est moi, je suis elle, nous sommes indissolublement nous, elle et moi, moi plus elle, je avec je. Comment pourraient-ils comprendre cela, ces êtres épais, carrés, méthodiques, ces enragés de la Logique? N'importe quelle logique, même une logique illogique, pourvu qu'on en puisse extraire des règles, des lois, même tordues, on s'en fiche, une logique incohérente, et alors? Mais moi je ne dirai rien. Ils seront bien attrapés. Leurs dossiers resteront vides. Comme leurs crânes.

Alors ils s'exciteront, bien sûr, ils me traîneront au commissariat, ils me frapperont, ils m'assommeront à coups de Bottin, ça ne laisse aucune trace, ils m'enverront des coups de pied dans les testicules — mais peu importe puisque Sarah n'a plus de mains — ils me souffleront leur haleine de cadavre en plein visage, ils me tutoieront, ils m'inonderont de lumière, toutes leurs lampes de bureau braquées sur mon visage, pleins feux sur moi, eux dans l'ombre, mais tout cela ne servira à rien, leur existence déjà ne fait que me traverser, leur existence et celle de tous les autres, plus rien ne peut s'arrêter en moi, plus rien ne peut m'atteindre.

Viendra l'aube. Ils seront fatigués. Pas moi. Ils me proposeront des cigarettes et des sandwiches au jambon que le commissaire enverra chercher « en bas », parce que c'est toujours « en bas » que se trouvent les réserves de nourriture. Des sandwiches au jambon! Ridicule! Comment peut-on proposer une nourriture aussi banale, aussi froide, aussi bêtement rose à quelqu'un qui a goûté Sarah? N'importe quel être doué d'un minimum de subtilité parviendrait naturellement à déduire cette évidence. Mais pas eux, bien sûr, pas eux. C'est dire si leurs sandwiches, pas plus que leurs coups, n'arriveront à rien d'autre qu'à alourdir mon refus. Je ne parlerai pas, je n'expliquerai rien. Je suis très têtu. Comme ma mère. Et personne, jamais, ne saura comment j'ai mangé Sarah, ni pourquoi. Mangé et digéré jusqu'à la dernière miette. Sauf le nez.